

produisirent 20 pour 1 de profit !), et la recherche personnelle de la « gloire » et des honneurs, conformément à l'idéologie dominante du Grand Siècle et à sa trajectoire qui l'intégrait progressivement au corps des officiers de la Marine royale, dans cette course « mixte » qui utilisait des vaisseaux prêtés par le roi aux armateurs privés. Soulignons cependant que Duguay-Trouin sut gérer jusqu'au bout cette contradiction qu'il incarnait, avec cette formidable « entreprise de Rio » qui constitua à la fois une remarquable réussite militaire navale et, grâce au butin réalisé, une opération spéculative profitable, avec près de 10 % de profit pour ses commanditaires, parmi lesquels l'essentiel de l'élite négociante malouine.

Au total donc, un livre « utile », plaisant à lire et accessible au grand public, qui clarifie les idées sur un sujet complexe, et rappelle les grandes heures de la course française, mais qui mériterait d'être complété par une analyse plus fouillée des réalités économiques et sociales, tant du côté des armateurs et investisseurs que de celui des équipages du phénomène corsaire, qui fut une forme de spéculation marchande à risque, autant, sinon plus, qu'une page fascinante d'aventure maritime.

Mais ceci est une autre histoire.

André LESPAGNOL

Jean-Michel ÉRIAU, *Des vaisseaux de Louis XV au large de la Bretagne et l'itinéraire d'un chercheur d'épaves*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2010, 246 p.

Après une stimulante préface de l'amiral Bellec, cet ouvrage entraîne le lecteur à la découverte d'une belle expérience humaine de chercheur d'épaves. En quelques 246 pages de texte, illustrées par huit planches comprenant des photos sous-marines et des cartes en couleur, Jean-Michel Ériau propose une immersion dans les coulisses du « petit monde » des passionnés d'archéologie maritime. Par de belles descriptions de scènes sous-marines et des sensations éprouvées en plongée libre ou autonome, qui parleront tout particulièrement aux initiés, l'auteur livre à travers son expérience un intéressant tableau des formidables efforts fournis bénévolement depuis quelques décennies par les archéologues amateurs français. Il en résulte un livre agréable à lire relevant plus du roman d'aventures maritimes que de l'ouvrage historique sur la bataille des Cardinaux.

En effet, l'absence de bibliographie et de références aux sources d'archives utilisées est un choix éditorial surprenant pour un ouvrage publié dans la collection *Témoignage Histoire*. Par exemple, pourquoi ne pas citer Jean Boudriot, manifestement utilisé pour les quelques pages consacrées à l'archéologie navale ? Nous ne pouvons d'autant moins faire l'économie de cette observation que l'auteur s'est manifestement appuyé sur une solide documentation qui permettra au lecteur de glaner, entre deux « plongées littéraires », tout un ensemble d'éléments bien choisis sur l'histoire maritime. De même, la démarche historienne aurait probablement

conduit à une autre structuration du récit dont les chapitres oscillent entre, d'une part, la recherche « des vaisseaux de Louis XV au large de la Bretagne » et, d'autre part, « l'itinéraire [autobiographique] d'un chercheur d'épaves », le second thème n'apparaissant pas toujours au service du premier. Ainsi, le choix répété d'entre-couper la trame de fond sur les traces de la bataille des Cardinaux par des chapitres digressifs sur la recherche d'épaves en Polynésie, ou par des retours en arrière historiques, s'avère d'autant moins judicieux que l'auteur n'a pas souhaité donner de repères chronologiques explicites à son récit.

En appréhendant l'ouvrage comme un roman d'aventure maritime, la lecture de ce livre offrira une bonne matière aux jeunes lecteurs pour les inciter à l'histoire navale et à l'archéologie sous-marine, mais bien entendu aussi aux moins jeunes, qu'ils soient des plongeurs désireux d'apporter du substrat intellectuel à leurs explorations, des archéologues amateurs retrouvant l'ambiance des chantiers sous-marins, ou plus largement des passionnés du monde maritime... Le récit s'appuie en effet sur un riche vécu sous-marin et apporte un très bon témoignage sur la façon dont plusieurs générations de plongeurs ont procédé à partir des années 1950 dans la quête d'épaves. Depuis la recherche originelle du trésor englouti jusqu'à la prise en considération de l'intérêt patrimonial des sites, Jean-Michel Ériau livre avec sincérité l'évolution d'une démarche, qui l'a conduit de l'entreprise clandestine de remontée de lingots de plomb jusqu'à l'altruiste et absorbante implication personnelle pour la direction d'une équipe de fouille bénévole. Par un récit bien emmené, il invite pas à pas le lecteur à découvrir l'univers particulier des chercheurs d'épaves avec leurs phases de rêve, d'obsession, de ténacité, de doutes, et d'exaltation, laissant progressivement la place au questionnement juridique et aux problèmes méthodologiques. De même, l'auteur décrit avec précision et un réel souci didactique les processus de recherche en commençant par le travail en archives jusqu'aux opérations en mer. Il en résulte un témoignage bien documenté sur les difficultés liées à l'organisation des fouilles sous-marines en général, et sur celles rencontrées plus particulièrement par les bénévoles : procédures administratives, recherche de financements, constitution de partenariat avec des structures publiques ou privées pour disposer des moyens technologiques adaptés, coordination d'une équipe de fouilleurs amateurs, empirisme méthodologique, autoformation pour acquérir des éléments de culture technique et scientifique...

Se dessine alors l'intéressant portrait d'un plongeur expérimenté, devenu archéologue sous-marin bénévole, dont la trajectoire illustre un pan mal connu des recherches subaquatiques françaises effectuées par des fouilleurs non professionnels qui travaillent sous le contrôle du ministère de la Culture. Avec lucidité, l'auteur livre en épilogue son retour sur expérience et évoque humblement les limites du bénévolat, notamment à propos des prises de risques liées à la gestion des travaux sous-marins. Jean-Michel Ériau appartient ainsi à ces plongeurs passionnés qui ont consacré, avec une formidable générosité, d'impressionnants efforts pour mener à bien

leurs rêves sous-marins. En se donnant pleinement les moyens de la connaissance, ses travaux ont permis de positionner des sites archéologiques d'importance que les chercheurs pourront investiguer dans les années à venir.

En définitive, ce témoignage permettra aussi d'illustrer concrètement des problèmes sous-jacents à l'archéologie sous-marine, qui ont fait l'objet de plusieurs sessions à l'occasion du colloque « Archéologie sous-marine et patrimoine » organisé à Lorient en juin 2009, à propos de la part du bénévolat dans l'organisation des fouilles, des cadres juridiques d'exercice de la discipline, des problèmes de financement des opérations de recherche, et plus encore sur des problèmes de formation.

Christophe CÉRINO

Maud HAMOURY, *La peinture religieuse en Bretagne aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. Art et Société, 2010, 614 p. (avec cédérom).

Si la lecture de l'ouvrage considérable de Philippe de Chennevières, *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France* (Paris, Dumoulin, 1847-1854), demeure, plus d'un siècle et demi après sa publication, toujours stimulante et riche d'enseignements, force est de constater que la Bretagne n'y est représentée, très marginalement, que par le Nantais Charles Errard et qu'elle apparaît de fait comme une *terra incognita*, sinon *deserta*. Les historiens plus récents qui ont tenté une synthèse de la création artistique dans la province, de Henri Waquet à André Mussat, n'ont consacré que de brèves lignes au sujet, le premier allant jusqu'à professer que « la peinture ne tient dans l'art breton qu'un rôle secondaire ». Certes, au cours des dernières décennies, quelques expositions, monographiques (*François Valentin*, Musée des beaux-arts de Quimper, 1989) ou généralistes (*Trésors secrets des Côtes-d'Armor*, château de La Roche-Jagu, 1991) avaient ouvert des pistes aux chercheurs en levant le voile sur des productions de qualité. Il reste que la thèse de Maud Hamoury, soutenue en 2006 à l'université de Rennes sous la direction de notre consœur Marianne Grivel, qui préface excellemment le volume, peut revendiquer en toute légitimité la qualité de travail pionnier.

Saluons d'emblée le choix d'avoir pris pour cadre géographique de l'étude la Bretagne historique, correspondant aux neuf diocèses anciens, aux cinq départements actuels, qui a conduit l'auteur à visiter un millier d'édifices. Cette impressionnante enquête de terrain est éclairée par une connaissance parfaitement maîtrisée des sources documentaires : registres de fabrique, rôles de capitation, inventaires après décès, brevets d'apprentissage, inventaires révolutionnaires, etc. De ce point de vue, l'ouvrage peut se lire comme un guide méthodologique très sûr, que l'on recommandera à tous les apprentis historiens. La lecture, agréable, n'est guère perturbée par de rares coquilles (côte, pour cote, p. 52 et *passim*).